L'écrivain Edmond Jabès au Caire

Daniel Lançon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/274>

DOI : 10.4000/ema.274

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 1997

Pagination : 115-134

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Daniel Lançon, « L'écrivain Edmond Jabès au Caire », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 29 | 1997, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/274> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.274>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

L'écrivain Edmond Jabès au Caire

Daniel Lançon

« Le Caire est le sujet de ce livre ; j'allais dire
qu'il en est le héros. Eh ! Pourquoi ne le dirais-je
pas ? Les villes n'ont-elles pas comme les hommes
leur personnalité, leur caractère ? »
Charles Didier, *Les Nuits du Caire*, 1860.

Quartier médiéval et oasis

- 1 Arrivant¹ sans doute d'Alexandrie en bateau, ayant emprunté le canal Mahmoudieh, achevé en 1820 et présenté dans les premières décennies de son existence comme le vrai départ du commerce international – en attendant le canal de Suez –, les Jabès débarquent à Boulac, port éloigné de la ville du Caire proprement dite de trois bons kilomètres de friche, où l'on croise seulement des greniers à céréales.
- 2 Les époux peuvent apercevoir, depuis la rive droite, l'île qui s'appelle alors Ghéziret Boulac et sur laquelle campent les soldats albanais de Mohammed-Ali. Ces derniers ont construit des « *Zamalek* » (terme albanais), c'est-à-dire des huttes en roseaux pour y dormir. Cent ans plus tard, leur petit-fils Edmond s'installe là, à Zamalek, devenu « Le » quartier résidentiel. Ils passent devant l'Hôtel d'Orient et la vaste place de l'Ezbékiah, devant le quartier El-Afrang, aux larges portes gardées jour et nuit par des janissaires. Les Français et autres Européens y ont établi de nombreuses boutiques. À El-Nasarah vivent les Coptes, les Arméniens et les Syriens chrétiens. L'une des seules auberges de la ville est tenue par des Italiens qui forment d'ailleurs la majorité des Européens. Le quartier juif, Elyoud, est décrit par tous les voyageurs de la première moitié du XIX^e comme un quartier pauvre. La ville se ressent des guerres passées.
- 3 Dans les années vingt, il ne semble y avoir aucun monument public notable en bon état, seulement des palais et manoirs délabrés et une population qui ne dépassait pas deux cent mille habitants. Le Maréchal de Raguse, qui était venu au Caire en 1798, note le changement dès 1835 :
De Boulaq jusqu'au vieux Caire la distance est d'une lieue, et cet espace est garni par une suite de belles maisons, et animé par une population considérable. La rue principale qui conduit à la citadelle a été élargie, et la circulation est libre et facile à présent, au point de permettre aux voitures du pacha de la parcourir.²

- 4 Les Jabès s'installent dans une ville divisée en plus d'une quarantaine de quartiers, chacun étant fermé par des portes, les unes en pierre, dans le goût de l'architecture arabe, les autres avec un guichet et ressemblant à une porte de prison³.
- 5 En avril 1831, les voyageurs Michaud et Pujoulat écrivent : « Le quartier des juifs est le plus paisible de la capitale, et malgré les inconvénients qu'ils y trouvent, ceux qui l'habitent ne le quittent pas volontiers. »⁴ Félix Mengin s'étonnait en effet, en 1823, de voir les habitants attachés à leur quartier ; « Une dame juive, venue d'Égypte à Paris, me disait avec l'accent du regret : Ah ! Monsieur, où est le Kaire, où est le quartier juif ! Et je me suis dit alors : L'amour de la patrie est-il donc si puissant ! »⁵
- 6 Edmond Jabès déclare :

La synagogue qui portait le nom de David Ibn Abi Zimra était toute petite. Je l'aimais beaucoup. Mon arrière-grand-père avait fait construire les maisons qui l'entourent et les avait offertes à la communauté pour y loger des familles pauvres.⁶
- 7 Aux abords de la ville, plusieurs promenades sont déjà célèbres et l'on comprend l'imaginaire « oasien » du créateur romantique Edmond Jabès un siècle plus tard. Ibrahim-Pacha a bâti un magnifique palais sur le bord du Nil, et garni l'île de Rodah d'arbres dont une grande partie est distribuée en jardins à l'européenne :

La partie du Nil, entre Giseh et l'île de Rodah, est couverte de barques ; jour et nuit, des pêcheurs, qui ont affermé la pêche du Nil, y tendent leurs filets ; souvent on rencontre des canges [barques] peintes en vert, en jaune, en rouge, et couvertes de dorures ; quelques-unes ont des musiciens qui font retentir de leurs accents les rives du fleuve ; dans d'autres, on entend des voix féminines, des conversations enjouées ; ce sont des familles du Caire, des harems qui font des promenades sur l'eau, les seules qu'on se permette dans ce pays. Le Nil, en cet endroit, est traversé par de gros bateaux qui transportent sur la rive droite le fourrage nécessaire pour nourrir les ânes, les chameaux et les chevaux de la capitale, du vieux Caire et de Boulac.⁷
- 8 Le jeune Edmond fait ses premiers pas à l'emplacement des plantations (dattiers, sycomores) dont il subsiste encore de larges parcelles en 1913-14, notamment le long du palais (Kasr el-Aîni) situé en face de l'île de Rodah où sa nourrice italienne l'emmenait voir le Nilomètre, et assister en août à la construction d'une digue de terre que l'on coupait ensuite pour alimenter le canal qui traversait Le Caire (le Khalig). Ses arrière-grands-parents avaient participé à cette fête nationale du Nil car les Juifs du Caire étaient obligés tous les deux ans de rompre la digue.
- 9 Edmond naît à quelques centaines de mètres de cette île de Rodah, deux fois célèbre dans l'histoire mythique et littéraire, la tradition y situant en effet l'épisode de Moïse dans son berceau à la dérive recueilli par la fille de Pharaon, ainsi, bien plus tard, qu'un épisode des *Mille et Une Nuits*.
 Première mutation
- 10 Dès 1860, le voyageur est au Caire en sept heures de chemin de fer alors qu'il mettait autrefois sept jours pour faire, au gré des vents, le trajet depuis Alexandrie. Ayant pris soin de télégraphier afin de réserver une chambre dans un grand hôtel semblable à ceux que fréquentent les bourgeois européens en Italie ou en Suisse, il y consulte les programmes de théâtre italien ou français, s'enquiert des salons où l'on reçoit pour la « Saison ». Le premier pont Kasr el-Nil est construit en 1864 et il peut aller en « voiture » aux pyramides.

- 11 En 1869, la « Poste française » d'Alexandrie achemine, essentiellement pour Le Caire, deux cent soixante-seize mille lettres d'Europe. D'immenses travaux d'aménagement de parcs sont en cours à Ghézireh avec jardin d'acclimatation, serres spacieuses, parc splendide situé sur les bords du Nil. Le New-Hôtel (inauguré en 1869) donne sur l'ancienne place de l'Esbékieh, éclairée au gaz et transformée par le vice-roi en un jardin qui rappelle, par la manière dont il est entretenu, gazonné, arrosé et fleuri, les dispositions du jardin réservé de l'Exposition parisienne de 1867, ou du Parc Monceau, avec rivière artificielle, cafés européens ou égyptiens. Dans un kiosque élégant, une musique militaire occidentale est jouée chaque jour de quatre à neuf heures du soir. Vers 1880, consulats, siège de la Police, Opéra, premiers grands magasins, premières maisons de rapport, se situent du Mousky à l'Ezbékieh.
- 12 *Le Bosphore égyptien* (1881-1895) tire à cinq cents exemplaires pour quatre cent mille habitants, mais grâce à ce journal une opinion publique à l'européenne se forme.
- 13 Ainsi en 1884, à l'appel du journal, le jour de l'indépendance hellène est fêté en triomphe par la foule des Italiens, Hellènes et Français qui festoient place de la Bourse. La colonie italienne forme sa clientèle la plus nombreuse car elle est supérieure en nombre à la colonie française ; ce qui indique quelle influence le journal a su prendre dans tous les milieux. En italien, *La Gioventù* (1886-1891) est rédigée par une jeunesse éprise d'idéal et de littérature (peut-être le père ou les oncles d'Edmond Jabès en sont-ils proches ?).
- 14 En janvier 1899, est ouverte au Caire la première succursale de la Librairie Hachette pour la diffusion des imprimés français. Une manière d'être au pays et dans un petit monde « francophone » urbain est fondée. C'est en ce sens que nous prêtons une attention particulière aux périodiques pour la présentation des jeunes années d'Edmond Jabès.
- 15 Les années 1840-1870 voient de nombreux Juifs quitter leur quartier d'origine⁸ afin d'ouvrir des commerces dans le « Mouski » (ancien « quartier franc »), comme l'indique F. de Carcy : « La rue commerçante qu'on nomme le Mouski est à la fois la rue Vivienne et la rue Saint-Antoine du Caire. Cette voie, la plus importante de la ville, est habitée par des marchands de toutes les nations, établis dans de petits et de grands magasins ; les articles de Paris, les tailleurs, les modistes, les chapeliers, les horlogers européens, alternent avec les boutiques égyptiennes, levantines [par exemple celles des Arditi et des Jabès]. Nous croyons qu'il y a place en ce monde pour la prospérité de tous : aucune conviction ne nous paraît plus philanthropique et plus vraiment religieuse. Ces réflexions ne sont pas hors de propos dans cette rue du Mouski, en voyant se croiser, se parler, les hommes de races si diverses, qui vivent dans le même milieu. »⁹
- 16 *Le Guida Generale di Egitto. Annuario* de Giuseppe Castiglioni, publié en 1887 à Alexandrie, confirme : (a) « Negozianti in Manifatture : Jabès Fratelli » (p. 265) - « Jabès Fratelli, negozianti in Manifatture Strada Nuava del Muschi » (p. 337) et (b) « Jabès Ab. e C°. Agente di Cambio e Valori » (p. 250) - « Jabès A. e C°, Agente di Cambio in via Serafie » (p. 337) - « Agenti di Cambio e Valori : Bonfanti Fratelli, Barcher Sidney e C°, Chalom e Adda, Jabès Ab. e C°, Naggiar Afif, Pinto C. et Sapriel Garbua ». Dans l'annuaire de Leissonnière en 1890 : « Jabès. Frères : négociants-importateurs, rue Neuve-Mouski ». « Sharia Gedideh » (« Rue Neuve », en français dans l'usage comme sur les plans) est la continuation vers l'est d'une « Rue Mousky »¹⁰. À l'autre extrémité de cette « Rue Neuve », on coupe celle des changeurs/banquiers, appelés « sarrafs », d'où la mention « Rue Serafie »).

- 17 Parmi les ancêtres Jabès, Cohen, Arditi et Cattai, en majorité changeurs ou négociants au Mouski, le plus célèbre est certainement Yacoub Cattai, qui avait été nommé « Sarraf général », c'est-à-dire directeur de la monnaie, par le Khédive Abbas Ier en 1850.
- 18 Dès 1855-1860, on porte le costume européen au Mouski et à l'Ezbékiah, on se retrouve au café ou au théâtre italien. La génération de Vita entre dans la force de l'âge, son fils Isaac naît en 1873. Ces lieux restèrent dans le cœur des familles juives, même très embourgeoisées et européanisées des « beaux quartiers ».
- 19 Il en est ainsi pour Vita, non seulement en souvenir de l'installation pionnière de ses parents mais aussi parce qu'une première « modernité » s'y décide, même si elle produit des effets divers sur les voyageurs « européens ». Le nom même de « Mouski » ne redevint synonyme de lieu pauvre et mal famé que dans les années quarante, notamment parce que les membres les plus pauvres de la communauté juive y demeurent encore.
- L'Europe bancaire à Ismaïlieh
- 20 Le Khédive Ismaël décide la construction d'un nouveau quartier qui va devenir le « centre-ville »¹¹ des activités professionnelles et littéraires d'Edmond Jabès (de 1930 à 1957). L'espace compris entre Le Caire, le fleuve et Boulac n'était qu'une vaste étendue de terres basses, entièrement submergées par la crue, et cultivées par endroits à l'époque des basses eaux. À partir de 1870, il est remblayé et de larges voies carrossables sont tracées, bordées d'arbres. Le terrain est concédé gratuitement à quiconque consent à bâtir d'après un plan déterminé. 1/5 de la surface va aux Cattai et 1/5 aux Suarès qui se trouvent donc en position de promoteurs immobiliers.
- 21 Le lotissement à Ismaïlieh et dans les nouveaux quartiers en général (crises financières ou politiques retardant sensiblement le mouvement) se fait avec lenteur. Dès 1888 néanmoins, des rues sont alignées, l'eau et le gaz installés. Les deux têtes du nouveau pont Kasr-el-Nil portent en février 1881 les quatre lions de bronze toujours fidèles aujourd'hui. Ce pont est quotidiennement emprunté par Edmond Jabès depuis sa résidence de Zamalek.
- 22 En 1913, *L'Annuaire égyptien* indique très clairement que Haïm Isaac Jabès (le père) ainsi qu'Umberto (frère de son père) travaillent (et sans aucun doute résident) à Ismaïlieh (rue El-Maghraby). Il est fort possible qu'il s'agisse de la maison familiale. L'oncle Élie, tout en conservant sa Maison de banque de la rue Neuve, est également domicilié dans le nouveau quartier (rue Wabour el-Miah). La « Maison Jabès & Figli » (banque fondée par Vita Jabès et ses fils) se trouve rue Chawarbi Pacha, également à Ismaïlieh, à la limite du quartier d'Abdine [entre Kasr el-Nil et la Charia el-Manakh] et une « Maison Sabatino Jabès & Fils » se situe rue Kasr el-Nil. Cette rue est bordée de palais (dont celui, fastueux, des Cattai) et de maisons résidentielles, ainsi que de magasins qui présentent les dernières modes venues de Paris ou de Londres. On trouve aussi le Savoy, rendez-vous de l'aristocratie du Caire. Toutes les constructions de ce quartier ont été réalisées à l'européenne où le goût italien prédomine.
- 23 Dans ses mémoires, le fondateur de *La Bourse égyptienne* évoque les mêmes rues en 1895 :
- Le quartier riche égyptien, trois à quatre kilomètres de longues rues, bordées, de part et d'autre, de murs de huit à dix mètres de hauteur. Derrière ces murs, qui en cachaient la beauté et la richesse, se trouvaient les jardins, les fontaines et les jets d'eau, les pelouses et les parterres fleuris des palais des Pachas et des beys. Par les

chaudes nuits d'été, une promenade dans ces rues désertes et silencieuses était un rêve. On était littéralement grisé par le parfum des roses, des jardins, des magnolias, des tubéreuses et des fleurs d'orangers, parfums délicieux qui escaladaient les hauts murs et remplissaient les rues. Dans le quartier européen, les soirs d'été étaient animés jusqu'aux petites heures du matin. Dans les rues plus tranquilles, des bandes de jeunes grecs et italiens pour la plupart, offraient, chaque nuit aux jeunes filles qu'ils connaissaient, des sérénades avec accompagnement de guitares et de mandolines.¹²

24 À Boulac, devenu un simple quartier (dans lequel les Italiens résident en majorité), il y a aussi une « Maison Abramo Jabès Figli & Co » en 1913, un établissement bancaire « Cattai Frères & Co » et le lieu de travail de Fonde Umberto Jabès (« Maison Ben Lassin, Adès, Jabès & Co »). L'époque où débarquaient les premiers membres de la famille est déjà bien loin.

25 En 1917, on ne trouve pas moins de cinq Maisons de banque Jabès, toutes installées dans le nouveau quartier d'Ismaïlieh, contre quatre pour les Cattai, trois pour les Curiel, sept pour les Mosseri, cinq pour les Sapriel, et une *Cohen, Fils & Co* encore installée rue Neuve (Mouski). Tous ces banquiers investissent au centre-ville, étendent leur patrimoine et deviennent, directement ou non, administrateurs de sociétés foncières ou immobilières¹³.

26 En 1890, Léon Hugonnet parle d'un spectacle populaire, sorte de Guignol où le personnage est objet de risée générale. Il s'agit de Qaraqouch le féodal :

Ces dernières années, il se coiffait d'un chapeau de feutre gris, ce qui symbolisait la nouvelle féodalité financière introduite en Égypte par les Européens, qui, depuis quinze ans, ruinent le pays.¹⁴

27 La condition générale de notables juifs n'est pas inférieure à celle des musulmans. Les titres de bey ou de pacha ne leur sont plus inaccessibles, et ceux qui ont su obtenir une protection étrangère, sont devenus des hommes puissants.

28 C'est le cas des Cattai, les Jabès demeurant dans la moyenne bourgeoisie. Marco Baruch écrit en 1897 :

Les gros banquiers ont le faubourg Ismaïlieh. C'est « Sous les Tilleuls » de Berlin, les « Champs Élysées » de Paris (...) moins magnifique, mais plus poétique. Là, Cattawi a un palais, plus beau, presque aussi grand que celui du prince Ferdinand de Bulgarie, plus beau, plus grand que celui de Mme de Rothschild à Prézny près de Genève – moins le vaste jardin.¹⁵

29 Par son mariage en 1935 avec Ariette Cohen (fille de René Cohen – agent de change comme Edmond – et d'Edith de Cattai, petite-fille de Moïse de Cattai, président de la communauté jusqu'en 1924, grand banquier et homme d'affaires), le jeune Jabès se comporte comme nombre de fils de famille de cette communauté dont les relations et la puissance au sein de l'aristocratie financière locale se renforcent par les mariages, même si cette union avec un Jabès fut considérée comme une mésalliance par la famille d'Arlette. Afin que le mari eût un « vrai métier », Edmond entre même dans le bureau de change de la famille Cohen.

Perceptions du double visage de la ville

30 Réticences et oppositions ne se font pas attendre face à la rapide transformation immobilière de la ville commandée par l'eupéanisation des conditions. Gabriel Charmes écrit au moment où les Jabès prennent la nationalité italienne :

Ismaïlieh se compose d'une série de maisons élégantes quoique souvent d'assez mauvais goût, entourées de petits jardins frais et ombragés. On y jouit du grand air,

de la verdure, de la lumière, des fleurs, de tout ce dont on peut jouir dans les quartiers excentriques de Paris par les plus chaudes journées d'été. Mais est-ce bien l'Égypte ? N'est-ce pas plutôt ce pays sans caractère qu'une demi civilisation européenne a fait surgir sur les bords du Nil ?¹⁶

- 31 Il n'est que d'observer le plan du Caire établi pour les guides Baedeker publiés entre 1900 et 1914 pour comprendre l'effet « oasis » du « centre ville » et, partant, la révolution produite par la multiplication de la pratique de l'immeuble de rapport qui fit progressivement disparaître la quasi-totalité des espaces verts sur la rive droite.

- 32 Le journaliste Louis Raynaud s'émeut :

Jadis, les immeubles de l'État avait comme parure, une teinte ocreuse, affreuse il faut en convenir par les temps de pluie, mais qui, sous les rayons du soleil, s'éclairait parfois de tons chauds qui cadraient assez bien avec « L'immortelle splendeur de l'impeccable azur / Sous la lumière verticale », s'il m'est permis d'emprunter cette pittoresque expression aux essais poétiques de Jules Lemaître. Aujourd'hui on va leur donner une blanche couleur virginale – ô combien ! – et de jolis petits contrevents verts aux fenêtres nous donneront, dans la pensée de Messieurs les architectes et ingénieurs du gouvernement, l'illusion de la verdure perdue des grands lebbaks. (« La toilette du Caire », *Le Journal du Caire*, n° 255, 29 octobre 1912)

- 33 Le même journaliste raconte ses souvenirs de vieux cairote de 1880 dans plusieurs articles parus en 1912 :

Dans la rue Kamel, le vieux Sheppard's semblait presque enseveli sous une forêt, encerclé qu'il était par la grande palmeraie des jardins Halim Pacha. Et plus loin, la verte oasis d'Ismaïlieh semblait l'endroit rêvé pour une villégiature perpétuelle sous la luxuriante végétation des tropiques.

Que reste-t-il de tout cela, rien. Le nouveau Sheppard's dresse orgueilleusement une façade rococo d'immense caravansérail, et à la place de la palmeraie qui vit l'assassinat de Kléber, s'élèvent des buildings lourds et grotesques qui semblent vouloir écraser par leur masse tous les immeubles des environs. (« Le Caire qui s'en va », *Le Journal du Caire*, n° 177, 29 juillet)¹⁷

- 34 En 1937, le poète Jean Moscatelli, ami d'Edmond Jabès, propose de planter des palmiers-dattiers dans toutes les rues et avenues « Ainsi le passant des rues Kasr-EI-Nil ou Soliman Pacha n'aura plus à se demander s'il se trouve bien en Égypte ou plutôt à Chose-sur-Loire » (*Images*, n° 422, 16 octobre 1937, p. 18). L'année suivante, il demande une réaction de « L'Égypte édilaire » pour une « orientaliation » nécessaire (*Images*, n° 455, 4 juin 1938, p. 20-21). Edmond Jabès n'a pas manqué d'évoquer indirectement les déplacements de la famille et leurs répercussions sur sa vie de créateur. Ainsi raconte-t-il qu'il a souhaité renouer avec la plus vieille ville :

Dès que l'on quittait les trois ou quatre grandes avenues qui formaient la ville moderne, on entrait dans un autre monde. L'Orient reprenait ses droits. Avant mon mariage [1935], avec quelques amis peintres qui y habitaient déjà, je louais, dans une vieille maison arabe près de la Citadelle, un deux-pièces où j'allais de temps en temps me réfugier ; non seulement pour écrire - je pouvais écrire n'importe où - mais pour m'évader, renforçant mon refus d'une existence qui me contraignait à ne pas être moi-même. (...) À cette maison, on avait donné le nom : la maison des artistes, car seuls des artistes, vu l'état des lieux à l'époque, pouvaient être assez fous pour y loger. Depuis, cette maison a été restaurée. J'y allais assez souvent, (...) Tout près de la maison s'étendait la Cité des Morts.¹⁸

- 35 Cette Maison se trouve en face de la Mosquée El-Rifaï, en contrebas de la Citadelle :

La ruelle par laquelle on y accède, toute caillouteuse, rappelle celles qui grimpent au Sacré-Cœur, et alors, c'est Montmartre qu'on évoque. (...) À peine a-t-il franchi le

seuil de la Maison des Artistes, le visiteur, conquis, retrouve l'atmosphère des ateliers de la rue de Fleurus où vivaient, laborieux et parfois solitaires, des peintres de tous les pays. Ici, c'est chez un peintre oriental que nous sommes transportés : encore cet Orient est-il celui de Shéhérazade, et rappelle-t-il le calme où aimait vivre le sensuel Kisling. Peintres, dessinateurs et sculpteurs y regardent se succéder des jours dont la lumière dorée pénètre par la fine dentelle des moucharabiehs. Exquise retraite pour l'amoureux fervent comme aussi pour le savant austère [Baudelaire], mais plus encore pour celui dont le cœur épris d'harmonie veut qu'autour de lui tout soit ordre et beauté. L'aménagement des pièces et leur décoration constituent un petit chef-d'œuvre de décoration et de goût. (...) la Maison des Artistes vaut la peine qu'on la visite. Des concerts intéressants y sont parfois donnés. Et cet endroit offre du moins, aux amateurs de pittoresque oriental et d'antiquités, ce qui se fait de mieux dans le genre, avec une teinte inattendue de mystère peut-être authentique. (*Le Progrès Égyptien*, n° 18, 21 janvier 1943 : « Montparnasse au Caire ou "La Maison des Artistes" », p. 3 (article rapporté de *La Syrie et l'Orient*, publié à Beyrouth))

- 36 « Paysage » et « poésie » ne sont pas sans relations profondes dans une conception large de l'« égyptianité ». Les éditorialistes de l'hebdomadaire d'opposition nationaliste *Goha* écrivent, par exemple, en 1932 :

On a bien remplacé nos vieux arbres par quelques flamboyants, mais en si petit nombre qu'ils ne remplissent plus guère leur mission d'arbres amis, qui est de nous donner de l'ombre, du rêve et de la poésie. On n'a jamais davantage parlé de patrie, et jamais moins respectueux fut-on de ce qui, mieux que les mots et le verbiage des lieux communs, constitue vraiment la patrie : c'est-à-dire l'aspect physique de la terre qui nous a vu naître et qui commande à notre formation intellectuelle et morale. (« La grande pitié de nos horizons sans arbres », *Goha* n° 26, 1er mai 1932, p. 12)

Que l'occidental venu sur les bords du Nil ait apporté sa pacotille et qu'il ait fermé les yeux aux gracieuses inutilités et aux beautés aimables et pittoresques de l'art local, on le déplore. Que l'Égypte dont l'art se corrompt au creuset d'un internationalisme desséchant, se laisse séduire au point de renier ses plus saines traditions, voilà qui est extraordinaire et terrible ! On lui demande de ne pas devenir, par delà les mers, l'informe banlieue du littoral italien ou française (...) Prenons garde de détruire à jamais les motifs de fierté et d'indépendance. (« La grande pitié des monuments arabes », *Goha*, n° 65, 29 janvier 1933, p. 16-22)

- 37 Dans ces lignes, Georges Dumani souligne implicitement un des traits de l'acculturation qu'un créateur prend en compte, dans son regard intériorisant.

Kasr-el-Doubara et Garden-City

- 38 En 1909, une page familiale est brusquement tournée avec la disparition du premier Jabès né dans le pays.

- 39 La notice nécrologique de Vita (Haïm pour les autorités communautaires) est ainsi libellée : « Nous annonçons la mort, survenue hier, à l'âge de 80 ans, de M. Haïm Jabès, notable de la communauté Israélite du Caire et l'un de ses représentants les plus estimés. M. Jabès laisse le souvenir d'un homme d'affaires probe et travailleur dont la perte sera vivement ressentie par la classe malheureuse. Les familles en deuil : Jabès, Negrin, Zagdoun, Gazy, Myr, Mirés, Eman... » (*Le Progrès*, année XVIII, 7 mai 1909).

- 40 Le monde du XIX^e siècle s'éloigne et, quelques années seulement avant la naissance d'Edmond, (peut-être même l'année de naissance du poète), les parents Jabès, famille « aisée, voire cossue » (19), s'installent dans l'« Immeuble Riso. Vis-à-vis l'Agence Britannique (Garden City) » (*Registre des inscriptions* de l'école des Frères dans laquelle entre Edmond en 1921).

- 41 On peut penser que l'achat de l'appartement des parents d'Edmond s'est effectué par l'intermédiaire de la maison Jabès Abramo & Co, spécialisée dans l'achat de biens immobiliers Villa Era au 12 rue Antikhana (Ismailieh). Si l'immeuble (natal ?) d'Edmond est bien situé au 1, rue Walda (aujourd'hui 1, rue America latina), il s'agit d'un des seuls bâtiments construits à l'époque dans la rue, non loin de la villa où est née Joyce Adès devenue l'écrivain Joyce Mansour.
- 42 Était-ce le seul immeuble en face de l'Agence Britannique en 1912, où réside le célèbre Lord Kichener, minisire plénipotentiaire, Consul général de Grande-Bretagne ? Mercedes Volait rapporte en tout cas :
- Au décor géométrique de l'ornementation classique, l'on a substitué les formes molles d'un décor floral et bucolique, fait de guirlandes de sculptures figuratives, décor qui ne laissait pas, alors, indifférent. On raconte ainsi qu'une frise de chérubins grassouillets qui orne, aujourd'hui encore, l'étage de couronnement d'un immeuble de Garden-City lui valut, dans le temps, le surnom de « Temple de l'amour ».¹⁹
- 43 La grande famille aristocratique El-Dermerdachia (dont l'écrivain francophone Out-El-Kouloub est la descendante directe) habite aussi là, ainsi, en 1902, que le Khédive Abbas Helmi, le chef des Ennuques et le responsable du Service de répression de la Traite au Ministère de l'Intérieur. Et, à la naissance d'Edmond Jabès, sont installés des pachas rentiers, des personnalités comme Herz pacha, ingénieur en chef et directeur-conservateur du Comité de conservation des monuments de l'Art arabe aux Waqfs ou Emile Miriel, administrateur-délégué du Crédit Foncier ; quelques membres de familles juives connues comme Cattai, Harari, Rolo ou Suarès ; enfin la majorité des administrateurs anglais des divers ministères ainsi que ceux du canal de Suez.
- 44 À l'apogée de la domination anglaise, en 1904, la société Nile Land and Agricultural Company fait l'acquisition du domaine de Kasr el-Aali qui appartenait aux héritiers de Ibrahim Pacha, fils de Mohammed-Ali, et décide que le lotissement s'appellera « Garden-City », faisant ainsi symboliquement disparaître la dénomination arabophone ainsi que la réalité princière (il n'existe aucune traduction arabe du nom du quartier et que tout cairote arabophone emploie encore aujourd'hui la même dénomination anglaise !)²⁰.
- 45 Vers 1925, les parents d'Edmond habitent à Garden-City au sens propre puisqu'ils s'installent au 13, rue Ibrahim Pacha Naguib. Ils y vivent jusqu'au début des années cinquante (à partir de 1953, ils quittent ce quartier et élisent domicile au 9, Rue Maspero).
- 46 Dès le début des années trente, on y retrouve également des résidences Cattai (à cinq numéros de l'immeuble des parents d'Edmond) et un proche ami de la famille Jabès, le célèbre avocat Léon Castro qui s'installe rue Kasr el-Aali (la future Corniche du Nil).
- 47 En 1917, il a encore son étude d'avocat rue Cheikh Aboul-Sebaa et son domicile rue Tewfick. Léon Haïm Jabès est au 18, rue Ismaïl Pacha, André et Félix rue Ahmed Pacha, Isaac Arditi au 8, rue el-Haras.
- 48 Ne semblant pas se rattacher au centre-ville, ce quartier apparaît longtemps comme une île sur le fleuve alors que Le Caire n'est précisément que tardivement une ville du Nil.

- 49 Jusqu'au début du ^{xx}e siècle en effet, les rives du fleuve et la berge gauche sont délaissées. Les jardins de certaines villas de Garden-City ont les pieds, dans l'eau, sont ouverts aux souffles frais du vent d'ouest vers la campagne des pyramides.
- 50 Fernand Leprette (qui, en 1942, épouse en secondes noces Edith Aghion, fille de Céline Jabès, cousine éloignée d'Edmond) écrit :
- Pendant longtemps, Kasr-el-Doubara n'eut que des hôtels particuliers, à perron de marbre et à vitraux, où une très riche aristocratie vivait à l'écart. Maintenant, les deux quartiers confondent leurs larges rues. Kasr-el-Doubara ourle d'arbres bien feuillus le quai du fleuve (...) Garden City s'amuse à faire tourner ses rues en rond pour dérouter les intrus. Dans ses immeubles de béton, des ascenseurs muets, aux reflets métalliques, vous enlèvent d'un élan jusqu'à des terrasses où le Nil tout proche offre un décor unique traversé de lumière. C'est ici que résident les légations étrangères. C'est ici que se pavanent les chanceuses familles levantines au terme de leurs pérégrinations dans la ville.²¹
- 51 Garden-City est également le type même du quartier « protégé » par la proximité des casernes anglaises ; un quartier quasi privatif dans lequel « l'indigène » ne s'aventure pas. En 1917, L'« Agence diplomatique et le Consulat Général » d'Italie sont toujours au 1, rue Kasr el-Nil (immeuble Zogheb), après avoir été comme les autres agences au ^{xix}e siècle sur le « Jardin Rossetti », près de la place de l'Ezbekieh. Mais la représentation officielle de l'Italie se déplace à Garden-City, précisément après la naissance d'Edmond Jabès, et sa situation rue Kasr-el-Aïni (le beau bâtiment existe encore) la met à quelques centaines de mètres de la maison familiale de la rue Walda.
- 52 En 1930, la Légation s'installe définitivement au 15, rue Kasr el-Aïli (Aali) c'est-à-dire sur l'actuelle « Kournich el-Nil », mais toujours à Garden-City. Aujourd'hui encore, le quartier possède une étonnante « aura », qui provient certes de sa concentration diplomatique et financière, de son plan circulaire difficile qui crée une relative autarcie, mais surtout de son passé prestigieux idéalisé ; les résidences à l'européenne des banquiers, levantins ou non, des bourgeois de toute origine, ayant petit à petit remplacé les résidences royales des khédives.
- Zamalek la résidentielle
- 53 Au cours des années 1903 et 1904, près de cent hectares de terrains publics, situés sur l'île de Ghézireh, sont livrés par l'État au marché foncier privé. Les terrains sont vendus soit à des sociétés privées (Baehler à Zamalek, extrémité nord de l'île) qui les transforment en quartiers résidentiels de luxe, soit, après lotissement par le Ministère des Travaux publics, à des propriétaires individuels, parcelle par parcelle.
- 54 En 1910, l'île est principalement occupée par le Sporting Club, et, au nord par un groupe de villas. Tous les après-midi et le soir, des voitures élégantes, des automobiles, la parcourent en tous sens. On y rencontre des processions de poneys se rendant ou revenant du polo. Le pont de Kasr-el-Nil, qui relie Le Caire à Ghézireh, est ouvert d'une heure à trois heures pour permettre aux barques de passer. Le Ghézireh Palace Hôtel, situé dans cet élégant faubourg, est à environ trois kilomètres de la ville.
- 55 L'Ambassadeur Jacques D'Aumale se rappelle son arrivée au Caire en 1919 :
- Ghezireh, qui est devenu un simple quartier du Caire couvert d'immeubles à appartements [écrit-il en 1945], avait encore, à cette époque, des allures de campagne ; d'énormes, acacias lebaks ombrageaient les rues déjà tracées ; mais à part un grand hôtel, un couvent et les bâtiments officiels de la Sirdaria, la résidence du général britannique commandant les troupes anglo-égyptiennes du Soudan, l'île ne comptait que quelques villas, séparées par des champs de maïs ou de barsim

[trêfle]. À son extrémité nord, derrière le pensionnat de la Mère-de-Dieu et en face d'Embah, on trouvait même un village de fellahs [paysans], agglomération de huttes en terre battue.²²

- 56 Quelques jours avant la naissance de l'auteur, Étienne Richet écrivait, à propos de la visite du poète Rainer Maria Rilke :

Après avoir traversé le pont de Kasr el-Nil, on éprouve comme une joie physique à suivre l'avenue, de Ghézireh sous l'ombre, propice aux rêveries, des lebbeks. Peu de coins ont un abord plus agréable. Des façades, des villas élégantes donnent à cette île un charme spécial. (« Les Rosés de Ghézireh », *Le Journal du Caire*, n° 83, 10 avril 1912)

- 57 La même année, Louis Raynaud décrit les vues depuis le tramway « Du Caire aux pyramides » :

Le pont est franchi, vous admirez Ghézireh et son parc hideusement éventré par une édilité outrancière, puis vous passez le pont Zamalek et de là filant à toute vitesse vous gagnez Gizeh et ses villas dont les architectes semblent avoir voulu rivaliser entre eux d'incompréhension esthétique et chercher à ahurir les passants. Kasr el-Doubara ne suffisait plus hélas. (*Le Journal du Caire*, n°294, 12 décembre 1912).

- 58 À son mariage, célébré en 1935 par le Grand Rabbin Nahoum, Edmond s'installe à Zamalek, au bord du Nil, dans la grande maison des parents maternels de sa femme. C'est là que naît leur première fille, Viviane, en 1936. Élevée en 1900 dans un mélange de style européen et islamique-andalou, la demeure avait tout d'abord été celle de la sœur du Khédive Ismaïl, la Princesse Samiha Kamel. L'achat par les Cattai eut sans doute lieu en 1920, peu après la mort du grand-père. Le palais Cattai d'Ismaïlieh est démoli et le parc cède la place à des immeubles.

- 59 Par un singulier effet de l'histoire, la demeure de Zamalek, appelée « le gâteau de mariage » par la famille à cause de ses enduits rosé et crème, vient de devenir « *one of the most impressive, fully computerised libraries in the region* »²³ inaugurée par l'épouse du président Moubarak en mars 1995, connectée désormais avec dix-sept bibliothèques étrangères dont la Bibliothèque Nationale de Paris.

Ce fut vraiment dans toute l'acception du terme, un très grand mariage, Mlle Arlette Cohen, fille de M. et Mme René Cohen, petite-fille de Mme Vve Moïse de Cattai Pacha, épousait ce dimanche, '26 courant, M. Edmond Jabès, fils de M. et Mme Isaac H. Jabès. Le Grand Temple d'Ismailiah avait revêtu pour la circonstance sa parure des grandes solennités. Toute la fine fleur de la Communauté Israélite du Caire et d'Alexandrie ainsi que des autres colonies avait tenu à l'honneur d'apporter aux familles des deux époux l'expression de leurs sympathies. À cinq heures très précises, l'orgue entonna la marche nuptiale. La mariée, délicieuse et rayonnante, faisait son entrée au bras de son père, précédée des garçons et demoiselles d'honneur et suivie d'un couple garçon et fille portant la traîne. La cérémonie commença aussitôt. Je ne puis m'empêcher de signaler que Mme Vve de Cattai Pacha était le point de mire de tous les regards. (...) Après la cérémonie commença la réception à la villa Cattai à Zamalek. Je renonce à décrire l'impression que tous les assistants ont dû éprouver. L'accueil si cordial et si engageant que la famille faisait aux invités est unique en son genre. (...) Tous les habitués des grandes réceptions ont reconnu que les traditions des fêtes somptueuses sont précieusement conservées par la famille Cattai. (V.D.M. : « Un Grand Mariage », *Israël*, 30 mai 1935, p. 6).

- 60 Quelques mois après, les jeunes époux prennent finalement un appartement au 18, rue Amin Saïd. Ils s'installent ensuite au 1, rue El Aziz Osman (« New Grotto house »), un peu au sud du Sporting Club, toujours à Zamalek, qu'Edmond ne quitte définitivement

qu'en 1957. Après guerre, dans le même petit immeuble, vivait aussi Joyce Mansour. Il y a là aussi l'immense villa Curiel et tant d'autres demeures ; deux ambassades et plus de dix légations, quatre grands clubs : le Club des officiers, le National Sports Club, le Club des Professeurs et le Ghezireh Sporting Club, le plus prestigieux et auquel appartiennent traditionnellement les deux familles (il semble d'ailleurs que les activités immobilières des Cattai les aient amenés un moment à en posséder une partie) et plusieurs grands parcs mais .aucun cabaret, aucun bar, aucun restaurant.

61 « Zamalek en émoi » lit-on dans le journal, une pétition circule contre la construction d'un « établissement public » parce que le quartier est « purement résidentiel ». Le journaliste s'interroge alors : « Dans tout cet immense quartier, il n'y a pas un seul endroit où l'on puisse s'asseoir, après le coucher du soleil, pour prendre un rafraîchissement. Zamalek, avec ses innombrables boutiques de toute sorte, est devenu un quartier urbain. Il lui manque un café convenable, un cinéma parlant, un dancing. » (S.n., *La Bourse Égyptienne*, n° 130, 5 juin 1946, p. 1)

62 Kasr-el-Doubara, Zamalek : végétaux et fleuve ne manquent pas de stimuler un imaginaire romantique comme celui du jeune Edmond. Le poète Ahmed Chawky, qui s'est fait construire plusieurs villas au bord du Nil (côté Guizeh) y écrit ses vers les plus célèbres. Exilé, Jabès s'interroge en ces termes :

Mes arbres sont le flamboyant et le dattier, ma fleur, le jasmin. Mon fleuve fut le Nil bleu ; mes déserts le sable et le silex d'Afrique. Avais-je le droit de les considérer miens parce qu'ils étaient entrés en moi par la pupille et par le cœur et parce que ma bouche le proclamait ?²⁴

63 À notre sens, l'un des meilleurs commentaires de l'attitude du jeune homme avant-guerre est écrit par Fernand Leprette :

Au delà du pont Kasr el Nil, corbeille d'arbres et de fleurs sur laquelle tremble une brume verte, Ghézireh flotte au milieu du fleuve. (...) Dans les villas au nord de l'île règne une grande paix provinciale, (...)

L'île offre au promeneur d'autres allées bien sablées, d'autres pelouses, des flamboyants, le miroitement du Nil, une solitude toujours aimable, une paisible retraite où pouvoir s'enivrer, à l'insu de tous, du désordre de son cœur. Jardins de Ghézireh, vous me consolez de la disparition de ceux du Caire ! (...) En octobre, le fleuve déplie devant eux sa plus grande largeur ; c'est une mer, - el bahr, disent les Égyptiens. Aux alentours d'un pont lointain, des felouques [voiliers] se déplacent avec lenteur dans une demi brume, comme des papillons, comme des songes. Par clair de lune, c'est une féerie. Voici les derniers refuges pour la rêverie dans la fraîcheur de l'eau, le dernier appel de l'île à la poésie. (...) On a quitté la terre ferme. On se donne l'illusion d'un départ ou d'un recommencement. Pas toujours : voici une famille qui bavarde en prose sur un pont, allongée dans des fauteuils d'osier. Pourquoi ne pas s'abandonner au fil de l'eau, toutes amarres rompues avec le réel ? (...) Ô charme dangereux des nuits du Caire sur le Nil ! Au milieu de mes compagnons, étranger à leur enthousiasme si peu mystique, aux cris de leur concupiscence, à leurs petites ruses de Bourse, - c'est bien alors et à maintes reprises que, naïf enfant du Septentrion, j'ai été le plus près de renoncer.²⁵

64 Edmond Jabès se souvient aussi de la ville « haute en couleur et tout imprégnée de sensualité, avec ses rues grouillantes où l'odeur de sueur rivalise avec celles des épices, du jasmin, de l'encens ; avec ses cafés surpeuplés, étouffants, que les mouches affectionnent, où consommateurs et joueurs de trictrac se partagent les tables branlantes », des « quartiers résidentiels de l'île de Ghézireh ou de Zamalek » et de « cette portion de la capitale dotée d'immeubles imposants, de cinémas, de grands

magasins, de banques, d'hôtels luxueux (...). Tout cela fait partie de mon paysage intime. »²⁶

- 65 Si à la fin du XIX^e siècle, le Mouski est, par exemple, la circonscription qui compte le plus forte proportion d'Européens alors que les Égyptiens sont très nombreux dans les quartiers récents, la première moitié du XX^e voit la ville ancienne se vider de la plupart de ses « Européens » qui s'établissent dans les « quartiers préservés » de Garden-City et de Zamalek et dans le centre-ville affairiste – quartiers qui sont au total pour l'auteur l'univers quelque peu clos d'une « ville coloniale »²⁷ dans laquelle se conjuguent exclusion et ségrégation.
- 66 Incontestablement, le futur poète aura à se définir dans ces contradictions spatiales et il en sera comme la voix déchirée.

NOTES

1. Lançon D., *Edmond Jabès l'Égyptien*, biographie de jeunesse à paraître aux éditions Jean-Michel Place.
2. Duc de Raguse Maréchal, *Voyage du Maréchal Duc de Raguse en Palestine et en Égypte. 1834 et 1835*, tome 3, Ladvocat, Paris, 1837, p. 270-271.
3. Cf. Laorty-Hadji R.P., *L'Égypte*, Boll-Lasalle, Paris, 1856, p. 234. Le Comte d'Estourmel écrit dans les mêmes années : « On ne pénètre point à travers les passages tortueux et étroits qu'on appelle ici des rues, dans les maisons à triple et quadruple étage, sous ces portails en pierres sont gravées des arabesques, sans reconnaître à cette ville une physionomie prononcée et particulière. (...) Les ruelles du quartier juif sont tout ce qu'on peut voir de plus obscur et de plus étranglé ; les toits, les auvents se rencontrent, se touchent, et forment le berceau au-dessus de la voie publique ; le soleil n'y perce point, et à peine le jour. Dans les longs bazars bordés d'okels ou d'hôtelleries servant de magasins aux marchands étrangers, fourmille une immense population. » (*Journal d'un voyage en Orient*, tome 2, Imprimerie de Crapelet, Paris, 1844, p. 242-243.)
4. Michaud M., Poujoulat M., *Correspondance d'Orient. 1830-1831*, vol. VI, Ducollet, Paris, 1835, p. 241.
5. Mengin F., *Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mabomed Aly*, Paris, 1823, p. 322.
6. Jabès E., « Le Caire quitté », entretien avec Carole Naggat et Jacques Hassoun, *Le Caire. Mille et une villes. Autrement*, Paris, 1985, p. 45. « Pourquoi nous en avait-on confié la responsabilité ? Le directeur des archives de la Guezirah, à la Bibliothèque de l'Université de Cambridge, m'en a donné une possible explication. En effet, Reb Zimra s'appelait de son vrai nom : Yaacoub Ben Sour. « Ce sont vos trois initiales », me dit-il. Une réponse comme une autre... » (YaBeS = YBS, sans les voyelles.)
7. Michaud M., Poujoulat M., *op. cit.*, p. 22.
8. « Plus loin dans le Mouski, on trouve, à gauche, une ruelle tortueuse où commence le quartier juif. Là sont établis les changeurs de monnaies. Ils ont encore des succursales mobiles de tous les côtés du Caire : les Israélites et les Grecs font ce commerce. Comme nos marchands colporteurs, ils ont devant eux une petite table basse, à tiroirs, où sont

étalées toutes les espèces de monnaies qui circulent, (...) Le quartier juif était autrefois fermé, chaque soir, par de lourdes portes. " (De Carcy F., *De Paris en Égypte. Souvenirs de voyage*, Berger-Levrault & Cie, Paris, 1875, p. 66). Raoul Lacour écrivait aussi en 1871 ; « La ville est divisée en quartiers séparés les uns des autres par de grandes portes en bois. Les portes existent toujours : mais on ne les ferme plus. Jadis, chaque nation était parquée presque exclusivement dans des rues spéciales. Cette séparation n'a plus aujourd'hui rien d'absolu. Libre à un Juif de se loger au quartier turc ou à un Franc de s'établir au quartier arabe. » (*L'Égypte d'Alexandrie à la Seconde cataracte*, Hachette, Paris, 1871, p. 128-129).

9. De Carcy F., *op. cit.*, p. 57 et 63.

10. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le « Mouski » est aussi présenté, par métonymie, comme une « rue » commerçante très animée et plutôt riche. Les Frères des Écoles Chrétiennes, auteurs du livre scolaire de lecture *Sur les rives du Nil*, ajoutent ce commentaire en 1916 : « Le Mousky : longue artère qui mène du centre de la ville vers la « Vallée des Khalifes », c'est encore aujourd'hui le centre du commerce européen. »

11. Cf. Arnaud Jean-Luc, *Le Caire. Mise en place d'une ville moderne. 1867-1907. Des intérêts khédiviaux aux sociétés privées*, Thèse de doctorat d'études arabes et islamiques, Université de Provence, Aix-en-Provence, décembre 1993, 524 pages (en 2 vol.).

12. Boutigny Henri, *L'homme proposé... Les mémoires de Nemo*, E. Menikidis & Co Press, Le Caire, 1950, 332 p.

13. Ainsi peut-on lire dans l'*Annuaire de la Finance Égyptienne* en 1907 : « *The Heluan (Egypt) Development Company Limited* fondée en décembre 1906, dirigée par Alfred Jabès, législation anglaise. » ; « *The Egyptian Economical Residences Company* fondée en janvier 1907, dirigée par Joseph Jabès, Paul Oziol, Loutfi Bey Ayrout, Victor Naggar, Selim Ayrout et Halim Camel Toueg, législation égyptienne. » (Alexandrie, Société de Publications Égyptiennes, 1907, 351 p.) La Bourse des Valeurs du Caire et la Bourse du Coton sont également des initiatives israéliques égyptiennes. Un Jabès y est associé et la famille Cattai pour plusieurs de ses membres. Sur le développement de ce capitalisme financier né sous le Khédivé Ismaïl, Albert Forte écrit fort à propos : « Dans tous les pays du monde, à côté des banques nationales, on trouve des succursales des banques étrangères. Personne ne s'en plaint, en général, du moins. Pourquoi donc, en Égypte, s'en prend-on tellement à ces banques étrangères et leur attribue-t-on tous les malheurs qui s'abattent sur le pays ? Pour cette raison très simple, qu'alors que dans presque tous les pays du monde, ce sont les banques nationales qui sont les plus nombreuses et les plus importantes, en Égypte, la situation est renversée : la majorité des banques établies dans le pays, même quand elles sont égyptiennes en droit, sont en fait étrangères. Et le crédit ne peut être contrôlé par l'Institut Central, c'est-à-dire la National Bank of Egypt. » (Thèse de doctorat de droit, Université de Paris, *Les Banques en Égypte*, Librairie technique et économique, Paris, 1938, p. 199). Cette situation eut de graves conséquences lorsque le nationalisme égyptien se développa.

14. Hugonnet Léon, *En Égypte. Le Caire. Alexandrie. Les Pyramides*, Calmann Lévy, Paris, 1890, p. 265.

15. Baruch Marco (cité dans l'article de Emile Gabbay, « Aux origines du sionisme égyptien », *Nahar Misraïm*, 8-9, novembre 1982, p. 17-18). Il y a 29 207 Juifs au Caire en 1917 (sans doute toutes nationalités confondues, y compris les très nombreux juifs de Palestine chassés par les Turcs après 1914) et 34 103 en 1927 (au même moment il y a

851 700 musulmans). En une décennie, les juifs de l'arrondissement d'Abdine (Kasr-el-Doubara, Garden-City, Bab El Louk et Ismaïlieh) sont passés de 3 418 à 5 338.

16. Charmes Gabriel, *Cinq Mois au Caire et dans la Basse Égypte*, Charpentier, Paris, 1880, p. 53-54. « La place de l'Ezbékiah – qui était autrefois, me dit-on, plantée de palmiers, pittoresque, orientale – est absolument *haussmannisée*. Le jardin est entouré d'une grille et, tout autour, de hautes maisons de location s'élèvent, à l'instar de la rue de Rivoli. Puis le Mousky – la rue orientale par excellence – a maintenant un trottoir et des boutiques parisiennes. Elle n'est plus couverte ; des noms grecs ou allemands, des réclames, des enseignes dans le genre de *La Belle Jardinière* en déshonorent le caractère. On est en train de la macadamiser, et, dans le lointain, nous apercevons la lourde silhouette de notre ennemi des rues de Paris – la locomobile qui doit cette nuit écraser les cailloux et troubler le repos des vieux mahométans étonnés. De grands boulevards à moitié construits, créés par le Khédive, abandonnés faute d'argent, s'écroulant faute de soins, attristent encore davantage » écrit Mme Lee Childe en 1880 (*Un Hiver au Caire. Journal de voyage en Égypte*, Calmann Lévy, Paris, 1890, p. 17).

17. Jabès E., « Le Caire quitté », entretien, *op.cit.*, p. 45. La « Maison des Artistes » était en grande partie louée par l'orientaliste Beppi-Martin. En 1930, l'artiste français Maridelle y vivait aussi, puis les Égyptiens Canaan, Milad et Hassan Soliman ainsi, à partir de 1941, que Louise-Marie Rainer (Cf. Gérard Viaud, « Un quartier d'artistes au Caire », *Le Progrès Égyptien*, 17 décembre 1987). Bien des voyageurs européens, comme Gomez Carrillo, se mettent à rêver de jardins arabes et de vieille ville orientale, alors que depuis la fenêtre de leur hôtel « apparaît énorme et bruyante, continuant le parc [de l'Ésbékiah], la place de l'Opéra et du Tribunal Mixte, et du Crédit Lyonnais, et de la Caisse de la Dette... Quels noms pour une cité de mamlouks et de khalifes ! » (p. 13) ; « De ses sept cent mille habitants, il n'y a d'étrangers que cent mille au plus, dont le plus grand nombre est grec. (...) Comment donc ceux qui viennent en quête de couleur locale peuvent-ils se laisser tromper par un noyau aussi faible d'occidentaux, au point de proclamer la mort du vieux Masr-EI-Kahira ? (...) Non, cette foire cosmopolite de lanternes italiennes, de bars anglais et de concerts français est une cité dans la cité. Ce qui arrive, c'est qu'elle fait tant de bruit et s'agite tant, qu'à première vue elle paraît remplir tout l'espace compris entre le Nil et le Désert. Mais quand on commence à pénétrer dans le vieux cœur des vieilles rues, on comprend que le triomphe de l'Européen n'est qu'un mirage. » (*Le Sourire du Sphinx. Sensations d'Égypte*, traduit de l'espagnol par Jacques Chaumié, préface d'Henri Lavedan, Bibliothèque Charpentier, Paris, 1918, p. 24)

18. Cahen Didier, *Edmond Jabès*, coll. « Dossiers », Belfond, Paris, 1991, p. 305-306.

19. Volait Mercedes, « Architectures entre Orient et Occident - Le Caire », *Mille et une villes*, *op. cit.*, p. 166. Il est intéressant de constater que cette bâtisse se situe bien à « Kasr el-Doubara » (au nord) et non à « Garden-City » (au sud), le plan de la ville publié par Karl Baedeker lui-même en 1914 ne laisse aucun doute à ce sujet. Par la suite, les deux éléments urbains seront souvent confondus dans l'appellation « Garden-City ». Mais, à proprement parler, le lotissement de Kasr el-Doubara est antérieur de plus de quinze ans au quartier situé plus au sud. À partir de 1840, les berges stabilisées, les palais de Kasr el Nil, Kasr el-Doubara sont construits, celui de la Khédive mère et, plus au sud, celui de Kasr el-Aali. Vers la fin du siècle dernier, un immense parc s'étend sur la rive droite du Nil, entre la place Ismaïlia et l'hôpital Kasr el Aïni. Clos d'une muraille, il s'orne de deux palais dont l'un sert de résidence à la mère du Khédive Ismaïl. Au

début de 1942, est vendue la partie nord de ce dernier palais, donnant sur le Nil (sur 7 000 m² de terrain avec jardins).

20. Les appellations varient encore assez tard. En 1952 par exemple, on peut lire dans *The Egyptian Directory*: « Jabès, Isaac, rentier, 13, rue Ibrahim Neguib (Kasr el-Doubara) » (p. 1 158) alors que cette rue a manifestement toujours exclusivement fait partie de Garden-City. « Jabès, Isaac H., banquier, 13, rue Ibrahim Pacha Naguib, Garden City » mais « Cattai Pacha Joseph, villa 8, rue Ibrahim Pacha Naguib (Kasr el-Dubara) » (*Le Mondain Égyptien. The Egyptian Who's Who. 1937. L'Annuaire de l'élite d'Égypte. 3^e année*). Sur ce quartier, voir Guillet Marianne : « "Garden City", permanence d'un lieu de pouvoir », *Lettre d'information de l'Observatoire urbain du Caire contemporain*, n° 33, Cedej, Le Caire, 1993, p. 2-3. (présentation des recherches en cours) ; voir aussi du même auteur : *Garden-City : Permanence d'un lieu de pouvoir : gestion de l'espace et génie du lieu*, Université François Rabelais, Tours, Mémoire de recherche de diplôme d'études approfondies, 1994.

21. LEPRETTE Fernand, « Jardins sur le Nil », *Égypte terre du Nil*, Plon, Paris, 1939, p. 230. Le diplomate français Jacques D'Aumale, en poste au Caire de 1919 à 1929, éclaire quant à lui le rôle tenu dans la vie sociale par quelques grandes familles juives en leurs nouveaux quartiers : « Pour s'occuper des « Dames du corps diplomatique », le Palais avait dû choisir une dame d'honneur, non musulmane, pouvant sortir et assister à toutes les cérémonies. Mesdames Valentine Rolo et Alice Cattai Pacha qui occupèrent successivement ce poste pendant notre séjour au Caire, s'acquittèrent à la perfection d'une tâche parfois un peu délicate. La première mourut subitement au cours d'une soirée dansante, dans sa villa de Kasr el Doubara. Mme Cattai qui la remplaça, faisait penser, avec ses cheveux blancs et son visage jeune, à une marquise du temps de Louis XV (...). En dehors de la vie d'hôtel ou de club, il y avait au Caire une vie mondaine, une saison de dîners et de déjeuners, qui battait son plein de janvier à avril. Robert Rolo, banquier, mari de Valentine Rolo, dame d'honneur du Palais, habitait à Kasr el Doubara un hôtel genre Parc Monceau, où il collectionnait les potiches chinoises et faisait servir ses invités dans de la vaisselle d'or. Son voisin, Victor Harrari Pacha, président du Conseil d'administration des Sucreries d'Égypte ne manquait pas de faire admirer les magnifiques bronzes arabes réunis par son fils Ralph. En dehors des Rolo et des Harrari, d'autres familles israélites tenaient une grande place dans la vie sociale, les Suarès, les Zagdoun, les Mosseri, les Cattai... Élie Mosseri, installé à Garden-City attirait les étrangers et les recevait dans de la porcelaine de Chine. » (*Voix de l'Orient. Souvenirs d'un diplomate*, Variétés, Montréal, 1945, p. 89).

22. D'Aumale Jacques, op. cit., p. 54-55. Cf. « Zamalek le quartier des cabanes devenu le quartier résidentiel de la haute société », S.n., traduit du journal *Al-Itnein, Le Progrès Égyptien du Dimanche*, 5^e année, n° 236, 13 juillet 1952, p. 5.

23. « Once the luxurious home of royalty, the three-floor palace which stands on Mohamed Mazbar street in Zamalek is now one of the most impressive, fully computerised libraries in the region », Khallaf Rania, « A royal reading », *Al-Ahram Weekly*, 120^e année, n° 206, 2-8 February 1995, p. 14.

24. Jabès E., *Le Livre des Questions, III, Le Retour au livre*, Gallimard, Paris, 1965, p. 24-25.

25. Leprette Fernand, op. cit., p. 233-234.

26. Cahen Didier, op. cit., p. 305-306. Voir aussi Cohen Marcel, *Edmond Jabès. Du désert au livre*, Belfond, Paris, 1980, p. 36-37.

27. Porte Michelle, *Edmond Jabès, série : « Des idées, des hommes »*, La Sept/ FR3/INA, Médiane Films, Paris, 1987. Diffusé le 29 mai 1989.

INDEX

Mots-clés : littérature, Le Caire, poésie, voyageurs, topographie, toponymie

AUTEUR

DANIEL LANÇON

Université de Versailles-Saint-Quentin